

EN QUESTION
sens & engagement

démocratie
écologie
interculturalité
spiritualité

crédit : Ayo Ogunseinde - Unsplash

Sommes-nous vraiment démocrates ?

/ Témoignage

Choisir la Vie

/ International

L'occupation russe en Ukraine

/ Chronique philo

Jacques Ellul

n°144 · trimestriel du Centre Avec · Printemps 2023

La revue *En Question* vise à offrir un espace de réflexion et de recul afin de donner sens à nos actions. Les réflexions qui y sont diffusées ont pour objectif de soutenir et d'encourager l'action pour la justice sociale. La revue est éditée par le Centre Avec, centre d'analyse sociale fondé par les jésuites, dont les différentes activités poursuivent ce même objectif.

Rédacteur en chef

Simon-Pierre
de Montpellier

Coordinateur du dossier

Simon-Pierre
de Montpellier

Comité de rédaction

Claire Brandeleer
Guy Cossée de Maulde
Jean-Baptiste Ghins
Manon Houtart
Frédéric Rottier
Vincent Vancoppenolle

Assises d'En Question

Une fois par an, nous réunissons des personnes engagées sur le terrain social, associatif et académique pour croiser leurs savoirs et nourrir la construction de nos dossiers pour l'année à venir. Vous souhaitez vous y investir ? Contactez-nous : info@centreavec.be

Gestion des abonnements

Vera Tikhomirova

Mise en page & création graphique

Virginie Anne Delaleu

Editeur responsable

Frédéric Rottier
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles

Nous contacter

Centre Avec asbl
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles
Tél: +32(0)2.738.08.28
info@centreavec.be
www.centreavec.be

Aucune illustration ne
peut être utilisée sans
l'accord des auteurs.

N° ISSN

2030-7764

Impression

Snel Grafics (Herstal,
Belgique).



“

Est démocratique, une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêts, et qui se fixe comme modalité d'associer à parts égales chaque citoyen dans l'expression, l'analyse, la délibération et l'arbitrage de ces contradictions.

PAUL RICŒUR,

L'Idéologie et l'utopie, Seuil, 1997.

sommaire

5

édito

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

6

témoignage

Choisir la Vie

GENEVÈVE DAVE

12

international

Occupation russe en Ukraine :

Que faire lorsqu'on n'a pas
en main les clefs de la paix ?

FRÉDÉRIC ROTTIER

20

chronique philo

Notes d'Ellul à ceux qui
contemplant le désastre

JEAN-BAPTISTE GHINS

70

épinglés

74

humeur

En Belgique, on enferme sans raison

ANDRÉ DEGAND

24

dossier

SOMMES-NOUS VRAIMENT
DÉMOCRATES ?

26

Luc Carton : Cultiver et déployer la
démocratie

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

34

La démocratie de voisinage

HÉLÈNE L'HEUILLET

38

Céline Nieuwenhuys : Donner la parole
aux populations précarisées

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

44

Ariane Estenne : La puissance de
l'action collective

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

48

Démocratie Schaerbeekoise : Trente
années de citoyenneté active et critique

LUC UYTENDROEK

50

Le Dorothy : Parlement du peuple

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

56

Pratiquer la démocratie à l'école

BRUNO HUMBEECK

60

Le temps de la démocratie

ARNAUD DU CREST

64

en bref

68

engageons-nous

édito

DÉMOCRATISER, PARTOUT, TOUT LE TEMPS !

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER, *rédacteur en chef*.

DÉBUT 2023, alors que nous exprimions encore nos meilleurs vœux pour cette nouvelle année, les résultats d'une nouvelle enquête *Noir Jaune Blues* (« 5 ans après ») nous ramenaient brusquement les deux pieds sur terre. Selon celle-ci, un belge sur deux serait favorable à la *retribalisation* de la société : appel à l'autorité d'un chef, valorisation de la tradition, homogénéité ethnique, culturelle, linguistique ou religieuse, méfiance vis-à-vis de l'extérieur perçu comme menaçant et de l'étranger « envahisseur », etc.

Devant ces résultats, une première réaction – sans doute légitime – serait de s'insurger contre ces *populistes* qui sèment le doute, la démagogie et la violence dans la société. Une seconde – légitime également –, serait de critiquer ces politiques à l'éthique plus que douteuse, qui *se servent* au lieu de *servir*. Encore plus simple serait de *tous* les considérer comme des *incompétents*. Autant de manières de réduire la complexité, délégitimer les autres, nous dédouaner et, ainsi, nous rassurer. Autant de manières d'éviter de traiter le sujet plus en profondeur. Car, subrepticement, n'entretenons-nous pas, collectivement et culturellement, des logiques autoritaires et tribales dans nos communautés et sociétés ?

Tout au long de notre vie, nous cultivons bien souvent l'image du chef, du maître, du premier, du gagnant : le parent (encore trop souvent le père) « chef » de famille, l'enseignant « maître » d'école, le directeur « patron » de la boîte, le sportif « champion » du monde, le ministre « premier » du pays... Dans ce contexte, est-ce si étonnant que nous ayons – au moins inconsciemment – une image du gouvernant *absolu* ?

Au fond, le principal remède à la crise de la démocratie n'est pas d'espérer le dirigeant parfait, ni de se passer de représentants... mais de la cultiver. Pour vivre, la démocratie ne peut être réduite, elle doit être *approfondie*. Contre l'alliance de l'idéologie néolibérale et du paradigme technique, qui, toujours plus, privatisent, marchandisent, financiarisent, numérisent, isolent... contre leur conséquence funeste, le repli identitaire... démocratisons, partout, tout le temps ! Avec tout ce que cela implique : (re) tisser des liens, (re)créer des espaces communs, assurer une mixité sociale et culturelle, se poser des questions de sens, se mobiliser collectivement, et... y consacrer du temps. ■

chronique philo

NOTES D'ELLUL À CEUX QUI CONTEMPLENT LE DÉSASTRE

Jacques Ellul (1912-1994), juriste, théologien et théoricien de la culture, s'est très tôt inquiété de la multiplication des machines dans notre quotidien. À l'heure où les smartphones sont devenus notre troisième main, peut-être relire cet auteur s'avèrera-t-il salvateur.

JEAN-BAPTISTE GHINS, doctorant en philosophie de la technologie et philosophie de l'art à l'Université catholique de Louvain.

Un paradoxe hante la modernité : le paradoxe de l'indifférence. Car nous sommes d'accord sur une chose : est concerné celui qui est responsable. Tel est d'ailleurs l'argument principal en faveur de la propriété privée depuis Aristote : je ne m'inquiète d'une chose que si elle m'a été confiée. Et ce qui est à la charge de tous et toutes périclité faute de référent. Ainsi le penseur grec écrit-il dans *La Politique* : « on porte très peu de sollicitude aux propriétés communes ; chacun songe vivement à ses intérêts particuliers, et beaucoup moins aux intérêts généraux ». Mais Aristote vivait dans un

certain monde : celui de l'humain *limité*. Ce qui était alors à notre portée se cantonnait aux circonstances qui jalonnent la vie d'une personne, d'une famille, à la rigueur d'une cité, mais la majorité d'entre elles échappaient à notre contrôle, et les règles qui régissaient le monde, en ce compris à l'échelle morale et politique, ne dépendaient pas de nous ; « il en est de l'Univers comme dans une famille où il est le moins loisible aux hommes libres d'agir par caprice, mais où toutes leurs actions (...) sont réglées » (*Métaphysique*). L'argument aristotélicien en faveur de la propriété privée est donc ancré dans un constat

général sur l'*impuissance* inhérente à notre condition : l'immense majorité des choses ne dépendent pas de nous, et mieux vaut dès lors se concentrer sur sa besogne personnelle, car, au-delà de cette sphère, le constat de notre infécondité aura tôt fait de justifier toutes les démissions.

Telle n'est pas notre situation. À l'heure de l'anthropocène – ce moment de l'histoire géologique où l'activité humaine s'observe massivement dans les sédiments superficiels de la couche terrestre –, *la nature est entre nos mains*. Sans doute ne pouvons-nous pas changer les lois fondamentales de la physique, mais le devenir de la biosphère dépend bien de notre comportement, ne fut-ce qu'au niveau de cette simple question : allons-nous, oui ou non, utiliser la bombe atomique ? Les modernes que nous sommes sont donc responsables de la terre. L'histoire biologique et technologique nous a confié les êtres vivants, et nous ne pouvons plus nous cacher derrière notre insignifiance pour nous désengager de cette totalité. Car Aristote pardonnait ses fautes à l'inconscient dans une réalité où l'ignorance était notre condition naturelle, mais il prenait soin de dire : « si (...) c'est par mûre délibération qu'un homme a causé un tort, il agit injustement » (*Éthique à Nicomaque*). Eh bien nous voici : nous sommes cette humanité délibérante qui n'ignore rien, ni du désastre écologique, ni de la façon de l'interrompre, mais continue à l'alimenter, avec une curieuse, cynique, effroyable indifférence. D'où vient alors l'apathie contemporaine, si pourtant nous avons tout ce qu'il faut pour être concernés par la catastrophe en cours ? Un homme a répondu à cette question. Son nom était Jacques Ellul.

LA TECHNIQUE COMME SYSTÈME

On répète souvent que la technique est neutre, et que les humains en font un usage soit bon, soit mauvais. En cela, il suffirait de saisir l'ensemble des formidables technologies existantes afin de réaliser l'utopie dont nous rêvons toutes et tous : une société libre, abondante et pacifiée. Voilà un fantasme qui a hanté Karl Marx, Herbert Marcuse, et jusqu'à Hannah Arendt, pourtant si sceptique à l'égard des promesses communistes. La politologue déclare : « L'avancée des sciences naturelles et de leurs technologies a ouvert des possibilités qui rendent très probable que, dans un futur proche, nous serons capables de gérer tous les enjeux économiques sur des bases techniques et scientifiques, en dehors de toute considération politique » (*Thinking Without a Banister*). C'est qu'Arendt n'a pu s'émanciper du modèle de la cité grecque, où le citoyen était libre parce que l'esclave portait la charge du travail. Remplaçons alors les esclaves par des machines, et nous serons tous autonomes !

Ellul a passé sa vie à dénoncer cette chimère. Son argument fut le suivant : la Technique, avec un grand 'T', n'est plus un outil, elle est un *système*. Je ne suis pas face à des instruments qu'il m'est loisible d'utiliser ou de laisser inertes ; en réalité, la Technique fonctionne *par défaut*, et selon sa propre logique. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'en « toutes choses » on recherche désormais « la méthode la plus efficace » (*La technique ou l'enjeu du siècle*). Ellul n'a donc pas en tête une réalité essentiellement *matérielle*, mais bien une *image mentale*. La société technicienne est *la société où la priorité est donnée à l'efficacité*, et c'est dans un second temps que ce choix tacite sélectionne nécessairement

les automates particuliers qui répondront à l'impératif productiviste. La lectrice attentive voudra ici demander : efficacité *en regard de quel but* ? Et Ellul répondrait : aucun. C'est là l'essence de la Technique : elle est pur *moyen*, et si, après le poêle, la calèche et le mousquet ont existé le radiateur, la voiture et le AK-47, c'est que ceux-ci fonctionnent mieux que leurs prédécesseurs.

Ainsi est-il *faux* pour Ellul de juger la Technique *neutre*. La Technique a déjà choisi son camp : elle sert l'efficace, et se constitue en structure car cela répond à son principe. Bien sûr, l'auteur ne nie pas que cette efficacité soit nécessaire dans de nombreuses situations, mais il constate que ce souci, d'abord humain, s'est en quelque sorte extériorisé : la Technique agit désormais d'elle-même en vue de son auto-accroissement. C'est l'avènement du système technique : un ensemble d'objets interreliés qui se renforcent les uns les autres afin que la puissance globale augmente, dans une production brute d'effets sans desseins. Que celui qui a, ce matin, ouvert sa voiture avec son smartphone, démarré son moteur par commande vocale et rejoint l'embouteillage le plus proche guidé par la voix robotique de son GPS ose dire qu'il est encore capitaine d'un navire qui, de toute évidence, vogue désormais selon ses propres caprices.

TOURISTES DANS NOS VILLES

Dans une interview menée par Xavier de La Porte, l'architecte Sénamé K. Agbodjinou fait une déclaration étonnante à propos du numérique. « Les technologies, dit-il, ont l'air de divorcer de quelque chose qui jusque-là allait de soi, et qui est que les outils étaient au service du social. Avec les technologies du digital, la *τεχνή*¹ semble glisser de son socle social et ambitionner de devenir du social en soi,

c'est-à-dire que la technologie abandonne la logique de service et se fait un monde autonome que les humains peuvent explorer ». Par social, comprenons ici l'ensemble des activités nécessaires à la vie en société (administration, commerce, transports, etc.). Les outils connectés, déclare donc Agbodjinou, ne facilitent plus cette organisation, ils sont cette organisation. La seule occupation qui nous reste consiste à *explorer* la Technique. On songera à cette femme qui a quitté sa ville natale, où elle mangeait chez Pizza Hut, se déplaçait en Uber, se dépensait chez Basic Fit et s'accordait un *break* au Starbucks pour, peut-être de l'autre côté de la planète, manger chez Pizza Hut, se déplacer en Uber, etc. Il faut se rendre à l'évidence : nous n'utilisons plus les techniques pour voyager ; nous voyageons pour explorer la modernité technique. Le mode d'existence qui nous est réservé est celui du touriste, à qui on a ôté jusqu'au dépaysement. Et, *par-dessus le marché*, le point culminant de l'efficacité a pris la même forme dans toutes les régions du globe : la consommation gargantuesque de marchandises identiques.

IMAGES EN HAUTE RÉOLUTION

On conviendra que la Technique n'est pas un environnement souhaitable. Alors pourquoi la tolérons-nous ? Réponse d'Ellul : parce qu'elle n'est pas uniquement extrêmement cohérente et étendue, *elle s'impose comme solution*. Nous l'avons dit : si la Technique triomphe, c'est que l'être humain a déjà accepté le primat de l'efficacité. Mais ce primat, dit Ellul, n'est pas institué n'importe comment ; il l'est *par la vision*. Car le technicien, l'habitant de la société technicienne, est essentiellement un être qui regarde, à défaut d'écouter : il saisit le réel en le balayant des yeux, et le synthétise en un tout homogène, figé,

stable, *non-problématique*. L'image, rappelle Ellul, *domine* l'instant : elle « nous donne toujours ce sentiment d'actualité, de présence, d'immédiateté » (*La parole humiliée*). En d'autres termes, l'image, telle une idole triomphante, nous met face à un environnement perçu comme *fait évident*, non-questionnable ; un gigantesque « *c'est ainsi* ». Et c'est précisément de cette évidence dont la Technique se nourrit, elle qui se déploie, orgueilleuse, sous notre œil approbateur.

Ne faisons pas trop vite à Ellul un procès en calvinisme : sa critique des images mérite d'être à nouveau entendue dans nos sociétés des écrans. Lorsqu'il écrit : « pour se développer, la technique a principalement besoin d'un homme visuel », il faut se rappeler ce que nous sommes devenus à l'heure des réseaux sociaux : des êtres occupés à *scroller* les 50 nuances de catastrophes qui se déroulent autour de nous, sans broncher. C'est ici que nous retrouvons l'apathie dont nous parlions au début de cette méditation : les images qui défilent devant nos yeux *arrangent* le monde de façon à ce qu'il soit perçu comme ordonné. Certes, des personnes meurent sous la canicule et les guerres font des ravages. Néanmoins, cela est filmé, traité, documenté et clairement présenté. Nul doute, dès lors, que cela est sous contrôle. On pensera aux contenus Netflix, qui deviennent la note de bas de page de toutes nos conversations, pour saisir ces propos d'Ellul : « [l']image n'est pas seulement la projection devant moi d'un fragment de réalité. Elle n'est pas seulement séquence que je suis contraint de suivre. Elle est vraiment construction

de la réalité, ce qui produit pour moi une explication suffisante ». L'image ne fait pas que montrer ; elle *résout* du même mouvement les tensions de l'existence. Ne parle-t-on pas, à ce propos, de photos en *haute résolution* ?

RÉVOLUTION NON-PUISSANTE

Nous voici donc revenus à la situation des Grecs : nous sommes face à un cosmos auto-suffisant, le système technicien, contre lequel il semble vain de se révolter. Nous n'avons de sollicitude qu'envers les tracas du quotidien, et peut-être la paix de l'âme, seuls domaines où nous conservons quelque influence. La Technique *est*, et en cela mérite qu'on la laisse poursuivre sa fascinante extension. Curieusement, Ellul ne rejette pas en bloc les intuitions de ce narratif. Car il ne s'agit pas pour lui d'opposer un système à un autre, mais bien de *décroître*, de *refuser* les assignations à l'hyper-productivité. Localement, au sein de communautés anarchistes, nous devons poser le choix de la *non-puissance*, « la renonciation à faire tout ce que l'on pourrait faire » (Chasteney, *Introduction à Jacques Ellul*). C'est en nous retirant du jeu de la Technique, en nous abstenant d'obéir, encore une fois, à l'impératif d'efficacité, en acceptant l'imperfection de notre situation sans vouloir à tout prix y remédier, que nous sommes réellement *en révolution*. On lira dans la Bible, fidèle compagne du Gascon, le principe iconoclaste par excellence : « tu n'ensemenceras pas ton champ, tu ne tailleras pas ta vigne (...) ce sera une année sabbatique pour la terre » (Lévitique 25, 4-5). ■

NOTE

1. Technè : mot grec désignant la maîtrise théorique et pratique d'un domaine particulier, comme la lutherie, traduit généralement par « art » ou « technique ».